Document generated on 07/15/2025 8:34 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Sagesse du mélèze

Gilles Pellerin

Number 117, Spring 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71087ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pellerin, G. (2014). Sagesse du mélèze. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (117), 79–82.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Sagesse du mélèze

Gilles Pellerin

Cet épisode de ma vie ne pouvait survenir qu'à la fin de l'automne et dans un sous-bois. La neige tardait à venir, mais à la couleur du ciel on comprenait que le moment était venu de passer à une autre saison. Le temps était silencieux, par immobilité, et la température, muette, ce qui est la manière la plus convaincante pour la nature d'annoncer qu'il neigera. Je suis sorti, il fallait que je sorte.

J'ai laissé l'auto sur un chemin de terre traversant un terrain qu'on a spontanément envie de qualifier de lande, territoire plus européen qu'américain, décoloré. J'y vais souvent, quand la géométrie des rues me devient insupportable, quand je n'entends plus de phrases se former en moi, quand mon âme est sèche.

Nul n'aurait pu dire quelle heure il était : le blanc soleil n'était d'aucun secours. Le sentier dans lequel je m'étais engagé s'était rétréci, changeait sans arrêt de direction, zigzaguait maintenant d'un appui à l'autre dans un sol spongieux d'où émergeaient ces hautes graminées qui se sont échappées des banlieues où on les a d'abord semées à des fins ornementales et qui ont fini par déloger les quenouilles. Mes précédentes randonnées m'avaient appris que ce chemin mène à un boisé de bouleaux, de trembles et de mélèzes — *mes* mélèzes : j'attendais, j'espérais quelque chose d'eux, l'apaisement ? un accès de tristesse ? une plongée dans la douleur afin d'enfin la circonscrire, l'expulser, la vomir ?

Ce que je raconte n'est pas exact ni unique : je rapporte ici moins mes impressions de cette promenade, de ce moment précis, qui n'était surtout pas précis, que la superposition des balades que j'avais faites en ces lieux depuis quelque temps. Que la décoloration du paysage résulte de la sédimentation des images déposées en moi depuis des semaines est illogique, je le sais, mais qu'Ariane meure du cancer du poumon sans avoir jamais fumé, est-ce logique ?

On m'aurait dit que les lieux étaient identiques à eux-mêmes, inchangés de toute éternité, je l'aurais cru. Mais voilà, personne ne m'a jamais accompagné en ce lieu, ni ailleurs. Je marche seul, je parle seul. Après le drame, j'ai été incapable de confidences ou d'épanchements, mon premier réflexe a plutôt été de demander à être muté ailleurs dans le réseau et de déménager là où l'on ne connaissait que mon nom et ma feuille de route — rien de ma vie. Au travail, je passe pour timide ou distant, personne n'a idée de ce que j'ai eu à traverser. Il m'importait justement de *traverser* après n'avoir pensé qu'à ce qui avait frappé, à la Faucheuse, au pitoyable scénario qui vous enlève celle que vous adoriez.

Ceux qui *savent* me rendent parfois visite afin de me distraire et s'en tiennent à un sourire triste et amical les rares fois où je sors de ma réclusion. De mon attitude distante, ils ont déduit que j'avais opté pour une forme de somnambulisme. Je me déplace sans bruit, c'est vrai, mais n'ai décidé de rien : j'ai tout simplement capitulé après m'être assené des reproches et enfermé dans le remords, car on se sent responsable du sort de ceux qu'on aime. Ce voyage que nous devions faire en Normandie… mais j'avais un nouveau cours à préparer. Elle n'aura pas vu la Normandie.

Je n'aurai pas vu la Normandie, elle à mes côtés.

* * *

Je ne voyais rien de l'endroit où je marchais, ma familiarité avec le sentier ne m'imposait pas de veiller à tel ou tel détail que le promeneur prudent note afin de découdre sans encombre son chemin au retour. Ariane, ô Ariane ! J'avais même oublié les recommandations dont j'ai été abreuvé, enfant, du fait que nous vivions en bordure d'une tourbière qui s'étendait à perte de vue, intrigante et dangereuse, où nous étions tentés d'aller cueillir des bleuets.

Est-ce que je marchais ? Sans doute. Est-ce que j'avançais ? Qui peut prétendre progresser ? Sans d'abord m'en rendre compte, sans être capable de dire quand cela avait

commencé, j'ai retrouvé une voix en moi, la mienne, mais sourde. Quel drôle de qualificatif pour une voix ! Peut-être n'était-ce qu'une même phrase, reproduite en boucle, comme un mantra, une prière, ou bien les lettres, mises bout à bout, que je n'ai pas écrites, car on n'écrit pas à celle avec qui l'on vit, dort et respire.

Ce que je mâchouillais tenait aux confins, à cette ligne au-delà de laquelle les êtres aimés nous sont arrachés. Sur ce terrain plat, *profondément* plat, mon esprit se heurtait à des figures de précipice.

J'ai dit que je ne voyais rien de l'endroit où je marchais : j'en voyais plutôt l'envers. Du sol montait en moi l'idée, le sentiment, que la nature réfléchissait à la manière de m'aider et que cela s'exprimait dans une sensation ligneuse. Comme le mélèze, j'étais jaune, ne l'étais plus, je perdais mes aiguilles, je me mettais au repos, me repliais dans mes racines. Mon centre vital rentrait dans les profondeurs de la terre, capable de se frayer un chemin à travers les roches, les rochers, le roc. La question des confins ne se posait plus, du moins plus de la même manière. Les gouffres et les falaises s'étaient dissipés, moi et moi nous marchions de concert sans le poids des jambes ni la résistance de l'esprit. Tout ce que j'aurais pu dire, écrire, se fondait maintenant dans une sorte de rumeur polyphonique, les racines et les ramures n'étaient plus séparées, non plus que l'air, le chemin, moi, ma peine, mes pas, ma survie, la lumière, la plaie, l'apaisement, le souvenir, la sensation de tenir quelqu'un dans ses bras, d'être traversé par sa présence comme par de la sève.

Petit, je me suis brièvement évanoui : j'en ai gardé le souvenir du plancher qui montait à l'oblique (les stries des lattes de bois). Il y a quelques années, j'ai aussi perdu conscience, mais l'événement est survenu à l'envers. Il commence en quelque sorte au moment du réveil : j'entends de la musique, très fort, trop, polyphonique, je me demande ce que c'est avant de comprendre que c'est moi qui la fais, cette musique, et là tous les signes vitaux réapparaissent, à commencer par la sensation du téléphone dans la main. À l'autre bout, mon

interlocuteur me demande, inquiet : « Mais qu'est-ce qui se passe ? il y a eu un grand bruit puis plus rien, ça va ? » À peu près, sinon que je sue d'abondance et que j'ai du sang au front. Je recompose le tout : je me suis effondré, j'ai heurté le comptoir avant de tomber à la renverse sur le dos, d'où le double choc au front (le sang) et derrière la tête (la musique). L'événement n'a duré que quelques secondes. Si je le sais, c'est que mon témoin me le dit. Les comateux sortent de leur torpeur sans se souvenir d'y être entrés.

* * *

Je n'ai aucun souvenir d'avoir rebroussé chemin, mais à ma sortie du boisé, la voiture était là, le ciel promettait de la neige. En entrant dans la voiture, j'ai remarqué l'heure qu'affichait la montre du tableau de bord. Je dirais plus volontiers qu'elle affichait une heure. Une heure impossible, plus proche de celle de mon arrivée que de maintenant. Puis deux, trois : le dispositif était abîmé, le temps qu'elle affichait semblait tiré d'un boulier de loterie. Impossible de dire combien de temps j'avais marché, mais j'étais prêt à croire qu'il était exactement la même heure qu'au moment de mon arrivée. Une seule assurance : c'était maintenant, j'étais maintenant, ça n'avait jamais cessé d'être maintenant.

Et il ne fallait pas que ça cesse. Si je ressens le souvenir comme maintenant, je m'en sortirai. Je te le dois, Ariane.